

## Balzac et les *intelligentiels*. Politique et correspondance

---

FRANÇOISE SYLVOS  
MAÎTRE DE CONFÉRENCES  
UNIVERSITÉ DE LA RÉUNION

La *Comédie humaine* s'offre au lecteur comme une mosaïque, « tout en morceaux » qui satisfait à la fois la « bricabracomanie » de l'auteur<sup>1</sup> et sa volonté de faire œuvre-monde. Les essais politiques publiés en dehors de cette somme romanesque ne concordent pas nécessairement avec elle et rendent plus ardue la reconstitution d'une pensée dont l'auteur a perçu les contradictions sans pour autant admettre les critiques, qu'il prévoit. Dans son avant-propos, il prête à ceux qui voudraient l'opposer à lui-même la mauvaise foi des calomniateurs ; il prévient toute confusion entre l'auteur et ses personnages. D'après lui, les tensions idéologiques de la *Comédie humaine* naissent de la dialectique entre le mensonge romanesque et l'Histoire, entre un idéal « auguste » et des détails authentiques.

Balzac épistolier ne peut se prévaloir de l'alibi romanesque pour expliquer la disparate de ses propos politiques ; mais il est tributaire du caractère discontinu du « penser par lettre »<sup>2</sup> qui explique sans doute certaines variations, voire certaines contradictions<sup>3</sup>. Et, d'un certain point de vue, la correspondance et l'existence de Balzac revêtent également une dimension romanesque<sup>4</sup>. Aussi le décalage entre la condition de l'écrivain et ses ambitions, entre ses moyens et ses fins est-il du même ordre. Souligné à plusieurs reprises par Balzac, il correspond, dans cette

---

1. DÄLLENBACH (L.), 1999, p. 45.

2. Cf. MELANÇON, 1998.

3. Roger Pierrot, préface des *Lettres à Madame Hanska (LH)* ; BALZAC, 1990, t. I, p. IV.

4. « Mais nous avons affaire avant tout à un roman d'amour, le plus long des romans balzaciens. » (*ibid.*, p. V).

existence romanesque, à l'écart entre le réel et l'idéal politique, un écart qu'il aimerait combler par son action, en Napoléon des Lettres. Mais, absorbé par son entreprise livresque, il recule devant les dangers du surmenage ou devant la perspective d'abandonner son œuvre pour monter à la tribune. Par ailleurs, ses tentatives journalistiques, ses velléités d'association se soldent par des échecs : malentendus, déceptions tendent à se multiplier. Doit-il abandonner la politique et s'en tenir aux idées, comme le lui conseille madame de Berny dès 1832 ? Ou bien se jeter à corps perdu dans la bataille ? Réussir et se désengager lui sont également impossibles. Les lettres à madame Hanska — celles qu'il lui adressa entre 1832 et 1841<sup>5</sup> — constituent l'objet essentiel mais non unique de cette étude — dénotent bien des fluctuations et des changements de caps. Le succès politique, les coups de force littéraires et la conquête amoureuse forment un tout dans l'esprit de Balzac. Roland le Huenen et Paul Perron ont noté à propos de ses *Lettres à Madame Hanska* les interférences entre ces « trois registres épistolaires » : le littéraire, le politique et le « discours de l'idylle »<sup>6</sup>. Pas plus que les chevaliers d'industrie de son univers fictif il ne sépare le politique de l'amour. L'opposition de certaines correspondantes de Balzac à la cause légitimiste n'est pas affaire d'idées pures. La liaison avec Madame de Castries, ses amours avec Madame Hanska ont été décisives et, à plusieurs reprises, Balzac n'hésite pas à déclarer que, contraint à des choix, il sacrifiera son ambition politique à l'amour. Balzac ne franchit donc jamais le Rubicon électoral. Mais il œuvre pour imposer la suprématie des écrivains et des penseurs. D'où une nouvelle contradiction : à la fois ennemi de la force matérielle et pragmatique, il considère que les écrivains doivent pour accéder au pouvoir défendre la propriété intellectuelle.

Balzac ne nous invite pas à une lecture unifiante de son œuvre, dès lors qu'il distingue ses convictions profondes des alliances conjoncturelles et des nécessaires compromis avec le monde tel qu'il va. Ainsi, dans l'avant-propos de *La Comédie humaine*, il décide de participer à la vie politique malgré son opposition au principe électoral — pour le moins mis à mal dans *Le Député d'Arcis* (en projet dès 1842), roman dans lequel la

---

5. Entre la première lettre de « l'étrangère » et la mort de Monsieur Hanski.

6. LE HUENEN - PERRON, 1984, p. 26. Balzac lui-même effectue ce découpage du réel puisqu'il reconnaît l'existence de « trois points de la vie : la littérature, l'intimité, la politique » (À Zulma Carraud, novembre 1835 ; *Correspondance*, II (BALZAC, 1962, p. 753)).

campagne du Joseph Prudhomme local se place sous le signe du grotesque. Le régime parlementaire est également tourné en dérision dans les *Lettres à Madame Hanska*. Le gouvernement constitutionnel y apparaît comme « le gouvernement des sots, la déification des sots, le triomphe des sots ! »<sup>7</sup>. Mais si Balzac veut agir et imposer ses vues, il lui faut se plier à la réalité des institutions. Aussi son discours politique oppose-t-il les fins et les moyens. Dans une lettre à Zulma Carraud, il explique que son ralliement à la cause légitimiste est un subterfuge et participe d'un plan mûrement médité. Son amie regrettait qu'il ait sacrifié la foi dans l'éducation et les lumières, seules sources du progrès :

Je vous plains de cœur d'être entré si avant dans la vie réelle que le bonheur de tous, l'appel de tous aux bienfaits du développement de l'intelligence placé au cœur de chaque individu, ait été mis par vous au nombre de ces utopies que l'on case dans son cerveau comme ces vieux ouvrages qui dans les bibliothèques occupent les tablettes élevées auxquelles on n'atteint qu'avec peine<sup>8</sup>.

Zulma Carraud, qui fonde l'avenir sur l'intelligence, pense ses idées « en tout opposées » à celles de Balzac<sup>9</sup>. Si elle était comme lui, déclare-t-elle, un homme plein d'avenir, elle embrasserait la cause du peuple et non celle de la duchesse de Berry.

Nous sommes en septembre 1832. Alors qu'entre temps le complot et l'insurrection légitimiste ont échoué, la réponse de Balzac à son amie est pour le moins catégorique. Il ne reviendra pas sur son engagement :

Je vous aime bien, parce que vous me dites tout ce que vous pensez. Cependant je ne saurais accepter vos observations sur mon caractère politique, sur l'homme de pouvoir. Mes opinions se sont formées, ma conviction est venue à l'âge où un homme peut juger de son pays, de ses lois et de ses mœurs.

Et plus loin, Balzac rabroue son amie : « Cela dit, ne cherchez plus à me chicaner sur mes opinions. L'ensemble est arrêté »<sup>10</sup>. La vivacité de l'échange ne serait pas compréhensible si on ne prenait garde aux enjeux privés de la querelle. Du reste, le point de vue de Balzac n'est pas si radicalement opposé à celui de son amie :

7. À Madame Hanska, Passy, dimanche 22, jeudi 26 janvier 1843 ; *LH*, I (BALZAC, 1990, p. 639).

8. De Zulma Carraud, De la Poudrerie, le 16 juin 1832 ; *Correspondance*, II (BALZAC, 1962, p. 16-17).

9. *Ibid.*, p. 16.

10. À Zulma Carraud, Aix, 23 septembre [1832] ; *ibid.*, p. 128.

Mon plan de pouvoir, mes idées sont saines et justes, je le crois du moins. Elles comportent beaucoup plus des vôtres que vous ne le pensez. Seulement, je prends une route que je crois plus sûre pour arriver à un bon résultat.

D'accord sur les fins, Zulma Carraud et Balzac s'opposent sur les moyens. Balzac est prêt à faire passer ses projets au second plan pour assurer leur triomphe. Zulma Carraud, plus intransigeante, reproche à Balzac de considérer le parti légitimiste comme un marchepied, quitte à le trahir ensuite. Elle voit là du machiavélisme. L'alliance de Balzac au parti Ultra est d'abord stratégique ; elle n'est d'abord qu'un détour.

La nature même de son engagement légitimiste campe Balzac en esprit concret et pragmatique — considérations tempérées par une spiritualité et un ésotérisme souvent réaffirmés. Du parti légitimiste divisé Balzac boude l'aile la plus radicale. Proche des Ultras les plus progressistes, il a des affinités avec Berryer. Avocat engagé en tant que chef de l'opposition légitimiste dans le jeu parlementaire, ce dernier s'oppose aux partisans d'une abstention complète prônée par les Ultras les plus intransigeants. Dès 1832, Madame de Berny craignait de voir Balzac impliqué dans le complot de la duchesse de Berry. En juin 1836, Balzac a déjeuné avec Lamennais et Berryer qui lui est, dit-il, une vieille connaissance et qui est favorable à l'émergence d'un centre droit<sup>11</sup>. Balzac envisage de pactiser avec la Monarchie de Juillet, si critiquable qu'elle soit à ses yeux. Il présente ainsi son journal, *La Chronique de Paris* :

Nous sommes entre *La Gazette de France*, *La Quotidienne* et le Centre Droit. Ces deux journaux sont placés de manière à ne pouvoir pas faire de concessions au régime actuel, tandis que nous pouvons, nous, transiger.<sup>12</sup>

Quatre ans après la lettre à Zulma Carraud où Balzac définit ses choix, ce dernier paraît donc fidèle à une politique de compromis. Mais, en 1839, l'interdiction de *Vautrin* par Louis-Philippe, qui avait cru se reconnaître en Frédéric Lemaître, compromet tout arrangement avec la monarchie de juillet. Le ministre tente vainement d'indemniser ou plutôt d'acheter un homme qui lui a déjà déclaré la guerre en ces termes :

11. À Madame Hanska, Paris, jeudi 16 juin 1836 ; *LH*, I (BALZAC, 1990, p. 323).

12. Paris, [dimanche] 27 mars [1836] ; *LH*, I (BALZAC, 1990, p. 306).

Aussi, croyez bien à une chose, c'est à des attaques terribles de ma part sur ce trône chancelant, ils n'auront pas deux liards, je serai l'émule et le rude assistant de M. de Cornemin [pamphlétaire légitimiste], et vous verrez les effets de ce passage de mon pied de paix au pied de guerre avant peu<sup>13</sup>.

L'affaire Vautrin consomme la rupture de Balzac avec la monarchie constitutionnelle. Compromis n'est pas compromission. Cet incident radicalise la position légitimiste de l'écrivain.

Balzac réaffirme ce choix à plusieurs reprises de manière explicite : « On saura, dans quelques temps, combien l'œuvre que j'ai entreprise est catholique et monarchiste »<sup>14</sup>. Nous sommes en 1842. Ce qui est annoncé ici, c'est *L'Avant-propos* de *La Comédie humaine* où Balzac déclare écrire à la lueur de « deux Vérités éternelles : la Religion, la Monarchie »<sup>15</sup>. De ce point de vue, les *Lettres à Madame Hanska* annoncent la couleur. Le récit du quotidien est suffisamment suggestif pour rattacher Balzac à la noblesse. Ses relations mondaines lui donnent l'occasion de parader auprès de Madame Hanska qui n'ignore pas qu'il fréquente les aristocrates de la Pologne et de l'Europe entière — briller à ses yeux sans éveiller sa jalousie, telle est la gageure qu'il s'impose pour la séduire. Les personnages reparaissant peuplant cette correspondance semblent tout droit sortis du Gotha<sup>16</sup>, de même qu'il s'enorgueillit du blason de Mme Hanska<sup>17</sup>. Dotés de vertus magiques, la lettre, ses personnages, ses couleurs, ses noms transportent l'entourage de l'écrivain auprès de sa correspondante<sup>18</sup>. Si une épître de Madame Hanska peut mettre « toute la société de Vienne »<sup>19</sup> dans le cabinet de Balzac, ce dernier rivalise d'éclat avec elle :

Hélas, votre moujick a été aussi *un poco* dans cette halle de faux sourires et de belles toilettes, il s'est lancé chez Mme Appony, car il faut que la

13. À Madame Hanska, Paris, 26 (?) mars ; LH, I (BALZAC, 1990, p. 508-509).

14. *Ibid.*, Passy, mardi 12 juillet 1842 ; LH, I (BALZAC, 1990, p. 589).

15. Avant-propos de la *Comédie humaine* ; BALZAC, 1999, p. 7.

16. Balzac se compare à un enfant « qui lit Gotha, qui fait des patiences et qui faisait rire M. de Hanski » (LH, I ; BALZAC, 1990, p. 210).

17. « Certes je puis vous avouer que l'amour de vanité ne me manque pas et qu'il me semble que quand on aime on doit aimer de toutes les manières, être fort heureux de voir la Dilecta l'emporter sur toutes les autres dans les plus petites choses, et même dans la toilette ; j'aurai toutes ces faiblesses, et le blason y est compris ; mais ce n'était pas le lieu de me railler ; regardez-vous dans un miroir, mettez-vous très élégamment demain et justifiez-moi, *cara*. »

18. Ici, la magie du hiéroglyphe et du talisman s'associe aux rêves d'influence et de communication occulte.

19. À Madame Hanska, [Paris, lundi] 22 Xbre [1834] - [dimanche] 4 janvier [1835] ; LH, I (BALZAC, 1990, p. 220).

maison de Balzac vive bien avec la maison d'Autriche et votre moujick a eu quelque succès. Il a été examiné avec la curiosité que l'on prête aux animaux venus de loin<sup>20</sup>.

Son récit nous le représente côtoyant le monde brillant et artificiel des raouts de l'ambassade d'Autriche. Mais dans ces réunions mondaines, Balzac n'est pas à son aise: Le jeu des regards marque une défiance réciproque. Observateur, il est observé; témoin extérieur de cette société brillante, il se met en scène dans la peau d'un paysan parvenu qui détonne dans les salons parisiens. La comparaison zoologique ne dépare pas les considérations du narrateur d'*Illusions perdues* sur la jungle parisienne. Ayant le sentiment d'être rejeté, il développe une sensibilité extrême le rapprochant des humbles. Son sens de l'observation, Balzac croit le devoir à cette affectivité. C'est ce qu'il avouait en 1833 à Madame Hanska, après un an d'échanges épistolaires :

Puis quand j'allais dans les hautes régions de la société, je souffrais par tous les points de l'âme où la souffrance arrive, et il n'y a que les âmes méconnues et les pauvres qui sachent observer parce que tout les froisse et que l'observation résulte d'une souffrance. La mémoire n'enregistre bien que ce qui est douleur. À ce titre elle vous rappelle une grande joie, car un plaisir touche de bien près à la douleur<sup>21</sup>.

Balzac s'est targué auprès de Madame Hanska d'appartenir à la branche des Balzac d'Entragues<sup>22</sup>. Mais la prétention de Balzac à la noblesse de sang est le signe même de sa roture. S'il a des affinités avec les aristocrates, Balzac n'est pas des leurs; il garde donc sa liberté de jugement à l'égard de cette classe et du parti légitimiste mais aussi, plus largement, à l'égard de la politique.

Balzac comptait-il sérieusement faire carrière politique? De ce point de vue, les lettres à Madame Hanska semblent une véritable palinodie. Entre 1832 et 1836, il est question à plusieurs reprises d'un siège de député. Le duc de Fitz-James et Berryer travaillent au succès du romancier incrédule quant à ses chances<sup>23</sup>. Balzac croit devoir des consolations à M. Hanski lorsqu'il renonce à candidater<sup>24</sup>. Puis survient l'épisode cocasse de sa fausse élection. Il a tellement persuadé ses contemporains de ses ambitions que, lorsque les

20. *Ibid.*, vendredi 16 janvier 1835; LH, I (BALZAC, 1990, p. 226).

21. *Ibid.*, [Paris, fin mars 1833]; LH, I (BALZAC, 1990, p. 30).

22. *Ibid.*, [Paris, lundi], 19 août [1833]; LH, I (BALZAC, 1990, p. 47).

23. *Ibid.*, [Paris, mardi 3 juin 1834]; LH, I (BALZAC, 1990, p. 164).

24. *Ibid.*, [Paris, vendredi 1<sup>er</sup> août 1834]; LH, I (BALZAC, 1990, p. 179).

résultats des élections annoncent le succès d'un certain Balzac, il reçoit des félicitations de toutes parts :

Mon cher Balzac  
De Balzac député de l'Aveyron !!! Est-ce vous ?<sup>25</sup>

Très cher monsieur<sup>26</sup>  
Je suis revenu depuis quelques jours d'un pèlerinage d'Allemagne, Suisse, etc., qui a complètement absorbé ma vie depuis près de six mois. Une des premières et des plus intéressantes choses que j'apprends à mon retour est votre élection à Villefranche dont je viens vous faire compliment aujourd'hui. Quand je dis compliment, c'est plutôt condoléance que félicitation. Pardonnez-moi ma franchise mais aussi que diantre allez-vous faire dans cette galère ?

D'un certain point de vue, la carrière politique de Balzac relève de la fiction, fiction si vraisemblable que l'entourage de Balzac est mystifié par le succès de son homonyme légitimiste. Il y a certes de quoi être désorienté : le discours épistolaire voit se succéder enthousiasmes et reculades. En novembre 1834, Balzac déclare *se destiner à la politique*<sup>27</sup>. Il souhaite, dans une pièce de théâtre restée à l'état de projet, trancher « en faveur du pouvoir monarchique absolu ». Un mois plus tard, il déclare qu'il ne se mêle « en rien de la politique »<sup>28</sup>. Le même refrain se fait entendre en 1836. Le 27 mars 1836, motivé par l'approche de la quarantaine et décidant de pallier le vide affectif de son existence, il prend une résolution soudaine : « je veux le pouvoir en France, et je l'aurai [...] »<sup>29</sup>. À la fin du mois de juin, retiré à Saché, il est tenté de « renoncer à toute espèce d'ambition politique »<sup>30</sup>. Si les propos de Balzac sont en décalage avec ses actes, c'est que ses choix politiques doivent au cœur autant qu'à la raison, qui lui commande de prendre ses distances. En 1832, Madame de Castries n'est pas étrangère à l'intérêt de Balzac pour la tentative politique de la duchesse de Berry. Les lettres de protestation de Zulma Carraud, l'inquiétude de Madame de Berny, qui se désole de voir Balzac dévoué à une cause perdue, ne sont pas désintéressées. On y sent

25. Adolphe Éverat à Balzac, Paris, 27 juin 1834 ; *Correspondance*, II (BALZAC, 1962, p. 519).

26. Charles de Bernard à Balzac, Besançon, dimanche [29 juin 1834] ; *Correspondance*, II (BALZAC, 1962, p. 520).

27. À Madame Hanska, [Paris], dimanche 26 [octobre 1834] ; *LH*, I (BALZAC, 1990, p. 200).

28. *Ibid.*, [Paris, lundi 15 décembre 1834] ; *LH*, I (BALZAC, 1990, p. 214).

29. *Ibid.*, Paris ? [dimanche] 27 mars [1836] ; *LH*, I (BALZAC, 1990, p. 311).

30. *Ibid.*, Saché, fin juin [1836] ; *LH*, I (BALZAC, 1990, p. 327).

du dépit amoureux. Si l'une des tirades épistolaires de Zulma Carraud est si véhémence, c'est que les griefs d'un cœur jaloux aigrissent la querelle politique :

Vous êtes à Aix, parce que vous devez être acheté à un parti, et qu'une femme est le prix de ce marché ; et moi, laide, petite et boiteuse, je n'aurai jamais un homme que l'on espère séduire ainsi<sup>31</sup>.

À partir de 1832, les professions de foi politiques de Balzac visent à influencer sur les destinataires directs de sa correspondance - et peut-être sur les destinataires privés de ses œuvres que, dit-il, il aurait aimé réserver aux êtres selon son cœur, au lieu de « prostituer » sa pensée. Madame Hanska et son mari, autant qu'on peut le déduire des lettres de Balzac et des rares documents qui émanent de ses correspondants, ont beaucoup insisté pour qu'il serve leur cause. Lors de la fausse élection de Balzac, en 1834, Monsieur Hanski écrit à Balzac qu'il avait préparé « une longue lettre de félicitations » dans laquelle il lui parlait « d'une certaine cause » dont connaissant son « cœur généreux », il espérait le voir « le champion »<sup>32</sup>. Deux ans plus tard, il imagine Balzac « siégeant à la Chambre » et réparant « le mal dont la philosophie du siècle dernier a jeté le germe »<sup>33</sup>. Jusqu'en 1841, année de la mort de Monsieur Hanski (décédé le 10 novembre), les lettres ostensibles de Balzac à madame Hanska ont au moins une double destination : elles visent autant à plaire au mari qu'à séduire « madame l'autocratrice »<sup>34</sup>. Il déclare avoir, « il y a longtemps », adopté pour elle « la devise des amis du trône »<sup>35</sup>, propos inexact, puisqu'il l'a fait d'abord pour les beaux yeux de madame de Castries. De surcroît, Balzac écrit sous l'œil de la censure tsariste, ce qui lui « interdit certain chapitre »<sup>36</sup>. Cette contrainte modère son enthousiasme pour le régime autocratique de la Russie<sup>37</sup>.

Balzac est allié aux légitimistes par stratégie et par amour, fréquentant les aristocrates polonais parce qu'il est épris d'un accent

31. De Zulma Carraud, septembre 1832 ; *Correspondance*, I (BALZAC, 1962, p. 116).

32. Monsieur Hanski, Vienne, le 3 août 1834 ; *LH*, I (BALZAC, 1990, p. 191).

33. Venceslas Hanski à Balzac, [Wierzchownia, le 15/27 mai 1836] ; *LH*, I (BALZAC, 1990, p. 321).

34. A Madame Hanska, [mercredi] 7 [décembre] 1842 ; *LH*, I (BALZAC, 1990, p. 621).

35. *Ibid.*, [samedi 3 juin 1837] ; *LH*, I (BALZAC, 1990, p. 387).

36. *Ibid.*, [Chaillot], samedi 18 [sic pour 19] Xbre [1835] ; *LH*, I (BALZAC, 1990, p. 281).

37. Ainsi, dans une lettre du 5 juillet 1844, Balzac fait allusion à la censure qui prive sa correspondante d'un journal dans lequel une réclame pour *Les Mystères de la Russie* décrivait les supplices réservés aux prisonniers et dénonçait le servage (*LH*, I ; BALZAC, 1990, p. 874).



qui lui rappelle celui de sa correspondante, comme le narrateur de *La Recherche du Temps perdu* le sera du concierge de Gilberte. Mais il n'est pas aveuglé par l'admiration. On ne peut nier la fierté de Balzac à côtoyer les princes, à correspondre avec une lointaine descendante de Marie Leccinska, femme de Louis XV<sup>38</sup>, ce qui flatte sa « corde héraldique »<sup>39</sup>. Il lui plaît de voir toutes les armoiries de *La Comédie humaine* dessinées par l'une de ses admiratrices<sup>40</sup>. Les titres enfin, le font rêver, mais le réel le déçoit souvent. Ainsi, les mœurs aristocratiques ne lui semblent pas sans taches et il n'admet pas que les nobles s'autorisent une immoralité dont on lui fait, et souvent à tort, personnellement grief<sup>41</sup>. Il s'indigne des compromissions dans lesquelles trempent tous les partis, y compris le courant Ultra<sup>42</sup>. Lorsqu'il reproche à madame Hanska la froideur, l'indifférence de l'une de ses lettres, Balzac craint que sa correspondante n'ait été gagnée par « la glace sur laquelle reposent les trônes »<sup>43</sup>. On le voit ici, le discours amoureux et l'affectivité ne sont pas séparables du jugement politique. Balzac énonce un diagnostic peu optimiste, au chevet d'une monarchie momifiée et pétrifiée, exsangue à force de conservatisme et coupée de la vie.

Cette classe décadente et affaiblie, Balzac imagine qu'elle pourrait guérir en s'alliant aux représentants de l'intelligence. Fantasma matrimonial ou vision politique ? Le couple qu'il espère constituer avec madame Hanska correspond parfaitement à ses projets de société :

Mais ce que vous ne saurez que plus tard, c'est de quel bel avenir je me suis constamment bercé ! combien de fois, lassé de la lutte, pensant à tout quitter et à aller à l'étranger, je suis resté, nous voyant un jour tous deux à Paris, heureux, ayant un salon semblable à celui de Gérard, moi, dominant à la Chambre, et vous une des reines de ce Paris si difficile à fixer<sup>44</sup>.

38. *Ibid.*, [Chaillot, vendredi 20 - jeudi 26 octobre 1837] ; LH, I (BALZAC, 1990, p. 414).

39. *Ibid.*, Paris, [mardi] 11 août [1835] ; LH, I (BALZAC, 1990, p. 263)

40. *Ibid.*, [Passy, jeudi 21 mars 1844] ; LH, I (BALZAC, 1990, p. 833).

41. « M. de Fitz-James, le duc de Duras\*\*, l'ancienne cour allai[en]t chez elle {une courtisane} pour causer comme sur un terrain neutre, comme on va dans l'allée des Thuilleries [sic] pour se rencontrer, et l'on voulait plus de tenue de moi que de ces messieurs » (*ibid.*, [Paris, fin mars 1833] ; LH, I (BALZAC, 1990, p. 30)).

42. « Savez-vous qu'il y a du courage à se dire légitimiste, ce parti est bien abject. Les 3 partis qui se partagent la France sont tous descendus dans la boue, ô ma pauvre patrie ! Je suis humilié, malheureux de cela. Nous nous relèverons, je l'espère » (*ibid.*, août, [lundi] 11, Paris [1834] ; LH, I (BALZAC, 1990, p. 183-184)).

43. « Votre lettre m'a contristée, elle m'a semblé froide, et indifférente, comme si la glace sur laquelle reposent les trônes vous avait gagnée[...] » (*ibid.*, Paris, [mardi] 11 août [1835] ; LH, I (BALZAC, 1990, p. 263)).

44. *Ibid.*, [Passy, lundi] 10 janvier 1842 ; LH, I (BALZAC, 1990, p. 549).

Balzac imagine l'alliance de la noblesse de sang et du « génie ». Il ambitionne le sacre de l'écrivain et rêve de « l'existence princière », de la « quasi royauté » de Monsieur de Talleyrand<sup>45</sup>. Mais il n'est pas suffisamment riche pour être éligible en raison du régime censitaire. Sa position ambiguë à l'égard de l'argent s'explique par là<sup>46</sup>. Si Balzac flétrit les « épiciers »<sup>47</sup>, il est également bien conscient de la nécessité de s'enrichir pour intervenir dans la vie politique d'une société matérialiste qu'il souhaiterait moraliser : cinq cent mille francs de rentes et une illustration personnelle lui semblent primer sur la naissance. Aspirant à l'éligibilité, il désire rembourser ses dettes, s'enrichir et devenir propriétaire<sup>48</sup>. Cette obsession lui aliène d'ailleurs certains aristocrates qui le pensent vénal. Balzac, avant même de songer à exploiter les mines de Sardaigne, avait décidé de puiser dans son cerveau la recette de son succès et de « changer de l'encre en or »<sup>49</sup> :

[...] il faut tout tirer de mon écritoire. Là est mon Potose [...] <sup>50</sup>

Inutile d'aller jusqu'en Bolivie pour trouver des mines d'argent. Le 23 novembre 1836, ce rêve débouche sur un traité concret, sur l'association de Balzac avec Delloye, Lecou et Bohain. L'exploitation des richesses du sol demeure l'image allégorique de la propriété intellectuelle :

C'est comme une ferme à moitié, où mon intelligence remplace la terre, à cette différence près, que moi, propriétaire, je n'entre dans aucun frais, ni risques, et que je palpe mes bénéfices sans soucis<sup>51</sup>.

Autre différence, la propriété intellectuelle n'est pas éternelle. Cela n'empêchera pas Lamartine, lors du nouveau débat parlementaire qui a lieu en 1841, de reprendre à son compte l'image de la terre labourée pour souhaiter étendre à perpétuité les droits privatifs des auteurs, de concert avec Balzac dans des *Notes* adressées aux députés. Dans la même lettre, en 1836, Balzac pense

45. *Ibid.*, [Passy, lundi 21 février 1842] ; *LH*, I (BALZAC, 1990, p. 558).

46. « J'ai pour l'argent le même mépris que vous professez. Mais il faut de l'argent et voilà pourquoi je vais mettre de l'ardeur à la vaste et extraordinaire entreprise qui va éclater en janvier. » [*ibid.*, Paris, fin août 1833] ; *LH*, I (BALZAC, 1990, p. 52).

47. « Les épiciers et les gendarmes sont à mes trousses » (*ibid.*, Tours, [mercredi] 23 9bre [1836] ; *LH*, I (BALZAC, 1990, p. 348)).

48. [Passy, mercredi], 5 janvier [1842], p. 547. Il aime à s'imaginer châtelain (*LH*, I ; BALZAC, 1990, p. 328).

49. *Ibid.*, [Paris, lundi], 15 Xbre [1834] ; *LH*, I (BALZAC, 1990, p. 212).

50. *Ibid.*, [Paris, lundi 22 décembre 1835] ; *LH*, I (BALZAC, 1990, p. 220).

51. *Ibid.*, Tours, [mercredi] 23 novembre 1836 ; *LH*, I (BALZAC, 1990, p. 349).

aux moyens d'éteindre la contrefaçon comme il le fait aussi dans *La Chronique de Paris* du 30 octobre 1836 : défendre ses intérêts privés, soutenir son ambition ne l'empêche pas de penser à ses confrères en littérature. C'est en eux, en effet, qu'il place sa confiance politique, bientôt déçue par leur individualisme.

Dès 1832, les échanges épistolaires entre Balzac et Zulma Carraud se cristallisent autour de la question essentielle : quelle est la place des écrivains dans le jeu politique ? Quels sont leurs devoirs à l'égard des « faibles » et qu'en est-il de leur rapport à la monarchie ? Balzac formule ainsi son programme politique à l'intention de Zulma Carraud :

La destruction de toute noblesse hors la Chambre des Pairs ; la séparation du clergé d'avec Rome ; les limites naturelles de la France ; l'égalité parfaite de la classe moyenne ; la reconnaissance des supériorités réelles, l'économie des dépenses, l'augmentation des recettes pour une meilleure entente de l'impôt, l'instruction pour tous, voilà les principaux points de ma politique auxquels vous me trouverez fidèle<sup>52</sup>.

Comment concilier la tension entre la reconnaissance exclusive de la pairie et celle des supériorités réelles ? Au moment où Balzac écrit ces lignes, le caractère héréditaire de la haute assemblée législative a été aboli depuis un an – il en touche un mot en 1834, soit deux ans plus tard lorsque dans *La Duchesse de Langeais*, il analyse la situation des aristocrates du faubourg Saint-Germain<sup>53</sup>. Le dialogue épistolaire constitue comme l'amorce de la réflexion politique qui s'accomplit pleinement dans l'œuvre. Balzac pense que ce coup porté à la suprématie nobiliaire vient de ce qu'elle n'a pas su élargir ses rangs ; et peut-être suggère-t-il qu'elle aurait dû suivre l'exemple de la noblesse d'Empire<sup>54</sup>. Le pouvoir doit selon lui être dévolu aussi bien à l'aristocratie de naissance qu'à celle du mérite qui se distingue par des « supériorités réelles » et doit renouveler l'ancienne. Il veut allier l'aristocratie du passé à celle de l'avenir, le sentiment moderne d'une évolution nécessaire que conforte son souci de l'éducation et sa fascination pour une caste en voie de disparition (voir à ce sujet *Le Cabinet des Antiques*, *La vieille Fille*). On peut donc le rapprocher de Chateaubriand pour lequel

52. *Ibid.*

53. Balzac, *La Duchesse de Langeais*, in BALZAC, 1999, p. 30.

54. « D'ailleurs loin d'avoir cette politique rédemptrice qui va chercher la force là où Dieu l'a mise, ces grandes petites gens haïssaient toute force qui ne venait pas d'eux » (*ibid.*)

« l'aristocratie des talents a formé l'anneau de la chaîne qui rattachera la Pairie nouvelle à l'aristocratie des temps »<sup>55</sup> mais aussi de Nerval qui, dans un article de 1835, voit dans l'aristocratie des arts et de la pensée l'institutrice de la noblesse héréditaire<sup>56</sup>. L'avenir appartient aux penseurs, en passe de supplanter les aristocrates :

La France boit des cervelles d'hommes, comme elle coupait autrefois de nobles têtes<sup>57</sup>.

L'Histoire et la civilisation : deux idoles qui exigent des sacrifices ; si celui de la noblesse est consommé, le tour des princes de l'intelligence est venu : « Paris vit de cervelles frites »<sup>58</sup>.

Ainsi, non content de regretter dans *La Duchesse de Langeais* que la noblesse n'ait pas, en guise de cure de jouvence, ouvert ses rangs aux penseurs et aux savants, Balzac constate et prophétise : les forces *intelligentielles* (le terme est apparu pour la première fois dans *Louis Lambert*) doivent prendre le relais d'une caste aristocratique en déclin. Pour assurer leur suprématie, Balzac songe à les unir. En 1835 et en 1836, Balzac se berce des mêmes illusions que Nerval, son cadet, confiant dans les vertus de l'association et de la camaraderie littéraire mais dont l'amitié sera souvent déçue. Balzac veut d'abord ne voir que les bons côtés des artistes et des écrivains. Le cénacle de D'Arthez, la bohème littéraire d'un Murger n'ont rien à envier aux « bons cœurs »<sup>59</sup>, amis de Sandeau et des frères Johannot, dont il fait l'éloge à madame Hanska. Il pense à rallier ces « nobles exceptions » pour rétablir l'harmonie dans la vie politique en créant un journal au-dessus de la presse, un parti au-dessus des partis. Il souhaite fonder, en se mettant à la tête de quatre journaux, dont *La revue des deux Mondes*, « le parti des *intelligentiels*, nom qui prête peu à la plaisanterie, et qui constituerait un parti auquel on

55. *Réflexions politiques*, Chapitre XX, cité par R. Clément (CLÉMENT, 1987, p. 379). En effet, en 1832, les amis de Balzac s'inquiétaient de le voir prendre modèle sur Chateaubriand, rivalisant d'élégance avec lui. Et, en 1836, l'exemple de Chateaubriand inspire à Balzac l'idée d'un traité avec trois éditeurs.

56. « Ah ! n'apprendra-t-elle jamais, cette fille altière du passé [l'aristocratie de la Restauration], qu'elle a dans le pays de France et parmi ce peuple qui la repousse, deux sœurs bonnes et secourables, et d'un sang aussi pur que le sien, deux sœurs couronnées et bénies : la noblesse d'intelligence et la noblesse de courage [...] » (Nerval, « De l'Aristocratie en France », *Le Carrousel* [fin de mars 1836] ; in Nerval, 1989, t. I, p. 345).

57. À Madame Hanska, [Paris, dimanche 23 - lundi 24 août 1835] ; LH, I (BALZAC, 1990, p. 267).

58. *Ibid.*

59. *Ibid.*, [Paris, mercredi 29 mai - samedi 1<sup>er</sup> juin 1833] ; LH, I (BALZAC, 1990, p. 43).

serait flatté d'appartenir »<sup>60</sup>. En noyant les journaux, il espère rétablir l'ordre et l'harmonie qui lui semblent perturbés par les querelles du pouvoir et de l'opposition en ces temps d'instabilité ministérielle :

Les 2 journaux, les 2 revues nous permettront d'écrémer les talents vivaces, de nous les assimiler, de réunir les intelligences sérieusement capables et rien ne résisterait à cette ligue armée d'une presse qui n'aurait rien d'aveugle, rien de désordonné<sup>61</sup>.

Les idées défendues par Zulma Carraud en juin 1832 ne sont pas éloignées de celles qu'avance Balzac épistolier entre 1834 et 1836. Elle opposait « l'aristocratie fixe » ou « privilégiée » à « l'aristocratie flottante »<sup>62</sup>, la seule qui satisfasse son sens moral et ses vues politiques. Balzac laisse de côté son admiration pour les aristocrates et prophétise le triomphe de l'intelligentsia :

Nous avons atteint à l'ère de l'intelligence. Les rois matériels, la force brutale s'en va [sic]. Il y a des mondes intellectuels et il peut s'y rencontrer des Pizarre, des Cortès, des Colomb. Il y aura des souverains dans le royaume universel de la pensée<sup>63</sup>.

En 1836, après les vicissitudes de *La Chronique de Paris*, Balzac semble désillusionné. Il évoque avec amertume son isolement progressif :

Voyez comme la société tout entière s'entend pour isoler les supériorités, comme elle les chasse sur les hauteurs<sup>64</sup>.

Balzac souhaitait s'allier les jeunes talents, « deux secrétaires, deux jeunes gens qui épousent les espérances de [sa] vie politique »<sup>65</sup>, convertir Jules Sandeau à la cause légitimiste et constituer avec *La Chronique de Paris*, une sorte de *Globe* de droite. S'il s'agit de créer un journal opposé au *Globe* saint-simonien, alors Balzac ne pouvait mieux choisir que le terme d'*intelligentiel* pour faire pendant à celui d'*intellectuel* créé en 1821 par Saint-Simon (*Du Système industriel*). Il doit déchanter rapidement. Non seulement ce journal n'a pas eu grande postérité, mais Balzac connaît l'isolement d'un général sans armée :

60. *Ibid.*, [Paris, 11 août 1835] ; LH, I (BALZAC, 1990, p. 265).

61. *Ibid.* ; LH, I (BALZAC, 1990, p. 266-267).

62. De Zulma Carraud, juin 1832 ; *Correspondance*, II (BALZAC, 1962, p. 17).

63. À Madame Hanska, [Paris], dimanche 26 [octobre 1834] ; LH, I (BALZAC, 1990, p. 200).

64. *Ibid.*, [Chaillot, samedi] 22 octobre [1836] ; LH, I (BALZAC, 1990, p. 343).

65. *Ibid.*, [Chaillot], samedi [19] décembre [1835] ; LH, I (BALZAC, 1990, p. 281).

En France, les associations d'hommes sont impossibles, soit à cause des prétentions individuelles, soit à cause de l'esprit, du talent, du nom et de la fortune, trois causes d'insubordination<sup>66</sup>.

Balzac, peut-être parce qu'il entend quelquefois l'association dans la perspective de son ambition personnelle, ne parvient pas à fédérer ses contemporains. Il reste pourtant quelque chose de ses velléités politiques à la tête des écrivains de sa génération, aux côtés de George Sand et de Victor Hugo : la défense de la propriété littéraire fera son chemin. Balzac a joué un rôle dans la fondation de la Société des gens de lettres dont il est élu président en 1839<sup>67</sup> et dont le mode de fonctionnement était mutualiste, selon le *Grand Larousse du XIX<sup>e</sup> Siècle*. Fondée fin 1837 par Louis Desnoyers, elle protégeait les auteurs de la contrefaçon contre laquelle Balzac s'élève, dans la correspondance privée et dans des articles retentissants. Elle allait dans le sens de l'union. Mais elle empiétait sur le domaine public en reconnaissant la propriété des idées, d'une durée de trente ans dès 1854, portée à cinquante en 1866.

Le Balzac politique des années 1830 cherche encore sa voie. Il hésite entre plusieurs tentations : relever les hommes déchus ou renoncer à se faire le « don quichotte » des faibles. Se retirer du monde ou se jeter dans le brasier de la vie parlementaire, opter pour l'amour, les lettres ou la politique. Il déclare en définitive effacer la France sous le « front sublime » de madame Hanska<sup>68</sup> et se consacrer à son œuvre. Mais l'avenir retiendra ses déclarations en faveur du pouvoir des écrivains et des penseurs qui ne sont pas isolées car, de Saint-Simon à Guizot, en passant par Auguste Comte, le siècle est unanime pour saluer les inventeurs, hommage hérité du siècle précédent déjà porté à célébrer les propagateurs des Lumières. Les déclarations de Balzac, au sujet de la propriété sont contradictoires : il prophétise l'extinction de la force matérielle et l'avènement au pouvoir de l'intelligence. Et pourtant, il matérialise l'intelligence en assimilant son esprit à une ferme ou à une mine d'argent. Nouvelle valeur en circulation, l'intelligence spiritualise la société à moins que sa conversion possible ne la réduise à une valeur marchande, ce que Balzac ne peut que regretter. Dans la correspondance avec Madame Hanska s'instaure une dynamique de compromis : l'échange épistolaire du romancier avec la noble

66. *Ibid.*, mardi 8 mars 1836 ; LH, I (BALZAC, 1990, p. 298).

67. *Ibid.*, [lundi] 15 juillet 1839 ; LH, I (BALZAC, 1990, p. 491).

68. *Ibid.* [Paris mardi] 15 juillet [1834] : LH, I (BALZAC, 1990, p. 175).

Polonaise réalise à l'échelle de la vie privée l'idéal politique visant à allier les forces de l'intelligence à celles de l'aristocratie. Et les ambitions que Balzac nourrit pour les hommes de pensée ne peuvent se réaliser qu'en s'enracinant dans un sens de la propriété qui peut paraître en contradiction avec la vocation même de l'artiste. Quoi qu'il en soit des fins dernières de ces jeux dialectiques, la force « intelligentielle » évoquée dans *La Comédie humaine*, contribue à forger le concept d'intellectuel qui a prévalu au XX<sup>e</sup> siècle.



### BIBLIOGRAPHIE

- BALZAC (H. de), 1962, *Correspondance (juin 1832-1835)*, II — éd. par Roger Pierrot, Paris : Garnier, « Classiques ».
- 1990, *Lettres à Madame Hanska*, — éd. par Roger Pierrot, 2 vol., Paris : Laffont, « Bouquins ».
- 1999, *Explorer la Comédie humaine*, — édition CD-Rom [d'après l'édition Furne], Paris : Académia.
- CLÉMENT (R.), 1987, *Chateaubriand Politique*, Paris : Hachette, « Pluriel Inédit ».
- DÄLLENBACH (L.), 1999, « Un maître mosaïste pour aujourd'hui ? », *Magazine littéraire*, 373 (février 1999), « Balzac », p. 43-45.
- MELANÇON (B.) (direct.), 1998, *Penser par lettre*, Actes du colloque d'Azay-le-Ferron (mai 1997), — publiés sous la direction de Benoît Melançon, Québec : Éditions Fides.
- NEURAL (G. de), 1989, *Œuvres complètes*, I — édition par Jean Guillaume et Claude Pichois, Paris : Gallimard, « Pléiade ».